

CULTE DU 7 OCTOBRE 2017

SAINT-GUILLAUME

Impossible ?

Mc 9,17-27

14 Lorsqu'ils furent arrivés près des disciples, ils virent autour d'eux une grande foule de gens, et des scribes qui débattaient avec eux. **15** Sitôt que la foule le vit, elle fut en émoi ; on accourait pour le saluer. **16** Il leur demanda : De quoi débattiez-vous avec eux ? **17** De la foule, quelqu'un lui répondit : Maître, je t'ai amené mon fils, qui a un esprit muet. **18** Où qu'il le saisisse, il le jette à terre ; l'enfant écume, grince des dents, et devient tout raide. J'ai prié tes disciples de chasser cet esprit, et ils n'en ont pas été capables. **19** Il leur dit : Génération sans foi, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous supporterai-je ? Amenez-le-moi. **20** On le lui amena. Aussitôt que l'enfant le vit, l'esprit le secoua violemment ; il tomba par terre et se roulait en écumant. **21** Jésus demanda au père : Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il ? — Depuis son enfance, répondit-il ; **22** souvent l'esprit l'a jeté dans le feu et dans l'eau pour le faire périr. Mais si tu peux faire quelque chose, laisse-toi émouvoir et viens à notre secours ! **23** Jésus lui dit : « Si tu peux ! » Tout est possible pour celui qui croit. **24** Aussitôt le père de l'enfant s'écria : Je crois ! Viens au secours de mon manque de foi ! **25** Jésus, voyant accourir la foule, rabroua l'esprit impur en lui disant : Esprit muet et sourd, c'est moi qui te l'ordonne, sors de cet enfant et n'y rentre plus ! **26** Il sortit en poussant des cris et en le secouant très violemment. L'enfant devint comme mort, de sorte que la multitude le disait mort. **27** Mais Jésus, le saisissant par la main, le réveilla, et il se releva. **28** Quand il fut rentré à la maison, ses disciples, en privé, se mirent à lui demander : Pourquoi n'avons-nous pas pu le chasser nous-mêmes ? **29** Il leur dit : Cette espèce-là ne peut sortir que par la prière.

« Je n'y arrive pas ! Je n'y arriverai jamais ! », voire pire : « Cela ne sert à rien d'essayer, de toute façon ça ne marchera pas ... C'est inutile, laisse tomber... » Nous avons tous, un jour ou l'autre, prononcé ce genre de phrase, nous nous sommes tous, un jour ou l'autre, heurtés à l'impossible dans nos vies, à ce mur du réel, et nous avons, le plus souvent de mauvais gré, dû faire l'amer constat

de la vanité de nos efforts, de nos limites, de ce qu'il faut bien appeler notre impuissance face à certaines situations, face à la maladie, face à notre propre finitude, à notre propre fragilité, face à notre propre décrépitude et enfin face au mal, face au malheur et à la mort. Or, c'est précisément cette question de l'impuissance qui traverse toute la séquence que nous venons d'entendre et qui affecte jusqu'au choix des mots, le narrateur ne recourant pas moins de six fois à des termes qui ont tous trait à la notion de *pouvoir, avoir la force de, être capable de ...* Cette impuissance est tout d'abord celle des disciples de Jésus qui se sont montrés incapables de guérir l'enfant « possédé » ; mais elle est aussi celle du père qui est dans l'impossibilité de secourir son fils ; elle est enfin celle du fils qui est littéralement à la merci de pulsions autodestructrices qui mettent sa vie en danger.

Les premiers à faire montre de cette impuissance sont donc les disciples et celui qui en fait le constat n'est pas Jésus, mais le père de l'enfant : *J'ai prié tes disciples de chasser cet esprit, et ils n'en ont pas été capables.* Cette impuissance peut sembler d'autant plus incompréhensible que trois chapitres auparavant (6,7.13) Jésus leur a donné autorité sur les démons, une autorité corroborée quelques versets plus loin par une notice nous apprenant qu'ils chassaient beaucoup de démons. A ce constat, formulé de façon neutre par le père, succède sans transition la réaction de Jésus qui ne peut manquer de surprendre par sa violence, par le fond d'irritation qu'elle laisse entendre : *Génération incrédule/sans foi, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous supporterai-je ?* Ce qui frappe, outre la violence de cette apostrophe, c'est le glissement opéré dans l'interprétation de l'impuissance : pour Jésus, l'échec des disciples n'est nullement à mettre sur le compte d'une quelconque absence de force, de pouvoir, qu'ils auraient eu ou qu'ils n'auraient pas eu, ce que pouvait laisser entendre la parole du père puisqu'il utilisait un verbe renvoyant à la force et à la puissance : *ils n'en ont pas eu la force, la puissance.* Or – et là est sans doute l'erreur, celle du père, ce qui est compréhensible, mais sans doute aussi celle des disciples eux-mêmes – le pouvoir de chasser les démons n'est nullement le fait d'une capacité, voire d'une force ou d'un quelconque pouvoir : ce *pouvoir*, plus exactement cette *autorité* avait été conférée aux disciples par un autre, Jésus en l'occurrence, et Il ne s'agissait en rien d'une puissance qu'ils auraient détenue, mais d'une autorité qui leur venait d'ailleurs... Avec la remarque de Jésus, on glisse d'une capacité, ou plus exactement d'un crédit accordé à ses propres capacités à quelque chose qui relève d'un autre registre, celui de la *fiance*, ce très beau mot de l'ancien français employé pour qualifier l'état de l'âme qui se fie, donc celui de la

fiance accordée à un autre. Or, ce constat d'incrédulité, Jésus l'avait déjà fait à propos des habitants de Nazareth, ville où il n'avait pu faire quasiment aucun miracle, à cause de leur *manque de foi* (6,6). Ce glissement du *pouvoir*, de la *capacité* à la *fiance* constitue le moment de bascule du texte et les disciples disparaissent de la scène, du moins ne jouent plus aucun rôle, et ce jusqu'à l'épilogue dans lequel Jésus fournira une explication assez mystérieuse de la raison de leur échec à délivrer l'enfant.

Contrairement aux disciples, le père, lui, n'a plus guère d'illusion quant au pouvoir qu'il aurait de sauver son fils et sa démarche auprès des disciples, puis auprès de Jésus, est sans doute l'ultime tentative de quelqu'un qui ne voit plus qu'une seule issue à une situation désespérée, le miracle, mais sans y croire vraiment. Alors ça ne coûte rien de risquer le tout pour le tout... Tout son discours révèle du reste à quel point la souffrance de son fils est sa propre souffrance : il décrit à deux reprises les crises auxquelles l'enfant est sujet, comme nous le faisons quand nous répétons quelque chose qui ne veut pas passer et cette double anamnèse des crises de l'enfant débouche sur cette prière : *Mais si tu peux quelque chose, laisse-toi émouvoir et viens à notre secours !* Comme les disciples, le père en appelle au pouvoir supposé de Jésus, et comme avec les disciples, Jésus va déplacer la question, pour la situer non sur le terrain du pouvoir, mais sur celui du croire, mais sur un tout autre mode qu'avec les disciples. Dans son désespoir et sa complète impuissance, le père en appelle en effet à quelque chose qui dans les évangiles synoptiques n'est attribué qu'à Jésus : en effet, le verbe que nos traductions rendent par *laisse-toi émouvoir*(NBS), *par pitié pour nous* (TOB) ou encore *aie compassion de nous*, ce qui en affadit quelque peu la force, signifie littéralement *être mangé aux entrailles*. Réservé au registre cultuel et sacrificiel, il a pour sens premier : *manger les entrailles de la victime après le sacrifice* et pour sens second *saisir aux entrailles*, ce que nous pourrions traduire familièrement *prendre aux tripes*. La force du terme ne peut nous échapper, or ce verbe, propre aux évangiles synoptiques, c'est-à-dire Mc, Mt et Lc, n'est utilisé soit que par Jésus lui-même dans les paraboles, entre autres pour décrire les sentiments du bon Samaritain ou ceux du père du fils prodigue, et dans Mc uniquement pour décrire les sentiments de Jésus soit envers la foule, soit envers une personne particulière, mais dans les évangiles synoptiques, ce père est le seul à demander la compassion de Jésus en recourant à ce terme, la tournure habituelle étant le *kyrie eleison* que nous connaissons tous.

En outre, cette demande de compassion se double d'un appel au secours, un appel au secours formulé à deux reprises, à l'aide du même verbe, mais avec deux différences de taille : si le premier appel est formulé à la première personne

du pluriel, le second l'est à la première du singulier : *viens au secours de mon manque de foi* ! Entre ces deux appels au secours, il y a eu en effet cette parole de Jésus : « *Si tu peux !* » *Tout est possible pour celui qui croit*. C'est précisément la reprise par Jésus de ce *si tu peux* qui va ouvrir une brèche dans le mode de fonctionnement et les attentes du père, qui va provoquer une bascule et l'amener à déplacer l'accent de sa demande. Quelque chose de capital se joue là à ce moment précis: la guérison ne dépend plus d'un pouvoir, d'une puissance, attribuée à soi-même ou à un autre ; elle a désormais partie liée avec une confiance, celle qui consiste à déposer entre les mains de cet autre ce sur quoi je n'ai aucun pouvoir, à s'en remettre entièrement à un autre ; désormais, le père ne parle plus en nous, c'est pour lui seul qu'il demande le secours de Jésus pour son incapacité à faire confiance, à remettre son malheur, donc son fils entre les mains de Jésus. Ce faisant, il abandonne à Jésus/Dieu non seulement la direction des événements, mais la vie de son fils. La première guérison dans ce récit n'est pas celle du fils, mais celle du père qui « lâche » enfin son fils.

Quant au fils, il n'est pas le premier personnage de l'évangile de Mc souffrant de « possession ». Ce récit est en fait le quatrième, mais aussi dernier de l'évangile de Mc à relater un exorcisme, de cette façon détaillée (Mc 1,21-28 ; 5,1-20 ; 7,24-30) : que ce soit le possédé qui vivait dans les tombeaux ((5,1-20) ou la fille d'une syro-phénicienne (7,24-30), à chaque fois, il s'agit d'humains prisonniers de pulsions sur lesquelles ils n'ont plus aucun pouvoir, qu'elles soient d'agression envers autrui ou d'autodestruction, voire de mort : du possédé de Mc 5 qui errait parmi les tombeaux, il nous est dit qu'il se blessait avec des pierres, des « pratiques » qui ne sont pas sans nous rappeler les scarifications que s'infligent aujourd'hui certains adolescents ; du fils dont le père sollicite l'aide de Jésus, nous apprenons que « l'esprit l'a souvent jeté dans l'eau ou dans le feu ». Et face à la morbidité de tels comportements, expression d'une souffrance psychique indicible, nous nous trouvons aujourd'hui encore bien démunis, en dépit de tout notre arsenal chimique et toutes nos techniques psychothérapeutiques.

La première information que nous fournit le père à propos de son fils est capitale : *il a un esprit muet*, l'adjectif grec signifiant littéralement *qui ne parle pas*. « Là où la parole se défait, disait Lacan, commence la violence. » Nous savons tous comment le silence de lourds secrets familiaux peut faire peser une chape de plomb sur les générations suivantes... Il se trouve que ce mutisme, le fils ne le retourne pas contre les autres, mais contre lui-même, dans une pulsion de mort dont le père est parfaitement conscient : *Souvent l'esprit l'a jeté dans le feu et dans l'eau pour le tuer/l'anéantir*, dit-il à Jésus. Ces conduites suicidaires n'ont

pas disparu : nous employons simplement un autre registre lexical pour les qualifier... Ce fils se trouve ainsi réduit à n'être plus qu'un simple objet, possédé par quelque chose de plus fort que lui, qui le domine, qui l'agit : il n'y a plus de sujet. La parole de Jésus provoque dans un premier temps une nouvelle crise, qui affecte de façon peu surprenante la zone buccale, le lieu de la parole : il écume, puis pousse des cris.

La scène décrite ici condense et illustre de façon exemplaire la résistance que nous opposons bien souvent à ce qu'on appelle aujourd'hui le lâcher-prise, dans notre refus, le plus souvent inconscient, de renoncer à tous les bénéfices secondaires d'un statut de victime frappée par le malheur, de quelque ordre qu'il soit, que ce soit le regard et l'attention d'autrui, un statut d'exception gratifiant, mais aussi dans la peur de ce qui viendra en lieu et place de ce statut d'exception. Pour que ce fils soit délivré, il lui faut passer par une forme de mort – un terme repris deux fois, et par le narrateur et par la foule présente : *L'enfant devint comme mort, de sorte que la multitude le disait mort*, dit le texte - par une forme de mort, mais aussi par une forme de résurrection, les deux verbes employés pour décrire l'action de Jésus, étant ceux -là même de la résurrection : Jésus *le réveilla, et il se releva*, le second terme *se relever* étant repris par Jésus lui-même quatre versets plus loin pour annoncer sa propre mort et sa propre résurrection. Mais cette « résurrection » du fils s'accompagne d'un autre changement : il n'est plus le fils, mais simplement *l'enfant*, comme si le narrateur voulait ainsi également en filigrane suggérer que ce changement a été aussi celui du père, a affecté la relation père/fils : désormais, le fils n'est plus objet, objet de pulsions incontrôlables, ni même unique objet de l'attention du père. Il peut accéder au statut de sujet.

Enfin, et c'est la dernière question que je voudrais soulever avant de conclure : comment comprendre la réponse de Jésus lorsque les disciples lui demandent les raisons de leur échec à chasser le démon : *Cette espèce-là ne peut sortir que par la prière.*, alors que le récit ne précise à aucun moment que Jésus ait prié ? Que vient faire la prière dans l'épilogue de ce récit ? Peut-être la question à poser est-elle la suivante : quel est le seul personnage qui ait prié dans ce récit ? Il me semble – c'est du moins une interprétation possible de ce récit – que le seul personnage à avoir prié est précisément le père de l'enfant : dans son appel à la compassion et au secours, il est le seul à avoir adressé cette prière qui a su et pu prendre Jésus aux tripes. Et les disciples dans toute cette histoire ? Leur rôle n'est guère reluisant et pourtant malgré l'irritation incontestable de Jésus : *Génération sans foi, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous supporterai-*

je ? et malgré le reproche réitéré d'incrédulité à leur rencontre - le même reproche leur sera adressé, exactement dans les mêmes termes, après la résurrection pour n'avoir pas cru ce que leur racontaient les femmes (16,14) - ce sont bien eux que Jésus va envoyer proclamer la bonne nouvelle du Royaume dans le monde entier. C'est donc bien à nous, à chacun de ses disciples, que revient cette mission d'être ses témoins, non seulement malgré, mais avec tous nos manquements, toute notre absence de foi. Car avouons-le, qui d'entre nous peut prétendre avoir été exempt de ces trois formes d'impuissance que nous décrit ce récit ? tout d'abord de ce fantasme de pouvoir des disciples qui consiste à attribuer par exemple la croissance du Royaume à ses propres capacités plutôt qu'à l'action secrète de Dieu ? Qui, tel le père du récit évangélique, n'a pas été habité face au surgissement de la souffrance et du malheur dans sa propre vie, par ce total sentiment d'impuissance qui érode et annihile notre confiance en ce Dieu qui nous dit prendre soin de nous ? et qui enfin peut affirmer ne pas être dominé par des comportements qui ne nous honorent guère, mais qui nous permettent d'être craints, d'être ménagés, ou d'être tout simplement plaints par notre entourage, et auxquels nous ne tenons absolument pas à renoncer ? La seule prière du père de notre récit a été, dans un seul souffle, d'appeler Jésus au secours tout en confessant son absence de confiance. Une honnêteté exemplaire pour chacun de nous, une vérité sur soi que le Seigneur entend.